

La vie est belle

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 23

PDF erstellt am: **18.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215624>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LA VIE EST BELLE

LA vie est belle. Elle peut et doit l'être. Dieu l'a faite ainsi. Pourquoi, diable, l'homme s'en est-il mêlé ? C'est un incorrigible « foutimasseur », comme on dit chez nous, qui gâte tout ce qu'il touche. Il veut toujours en savoir plus sur toutes choses que le grand Maître de la nature, lui-même.

Si la vie n'est pas toujours belle, c'est à cause des hommes. En effet, avouez que les contrariétés, que les ennuis qui nous viennent ici-bas par la faute des choses sont bien rares : une averse qui vous surprend lorsqu'on a oublié son parapluie ; un bloc de pierre qui se détache d'un rocher, tombe sur votre tête et l'écrase ; le vent, qui vous emporte votre coiffure et vous remplit les yeux de la poussière qu'il soulève ; la neige, qui gèle aux baisers de la bise et transforme les rues et chemins en glissades ; la foudre qui vous frappe sournoisement en pleine promenade — que ne restez-vous au logis quand il tonne — la grêle qui anéantit en une seconde les espoirs du vigneron et de l'agriculteur. C'est là, à peu près, tous les déboires qui nous viennent des choses. Sans doute, ils sont encore de trop pour que la vie soit belle sans réserves. Il y a encore, il est vrai, les chiens enragés, les animaux féroces, qui mordent, et les petites bêtes qui piquent. Il y a aussi les maladies. Ah ! mais ici, reconnaissez que beaucoup de ces maladies ne sont que la conséquence de nos imprudences ou de nos excès et qu'avec un peu plus d'attention ou de volonté, nous les éviterions.

Qui donc ose encore parler de l'hostilité des choses ? Ce n'est pas exact.

Mais quand du côté des choses, en revanche, on passe au côté des hommes, c'est bien alors une autre chanson. Les contrariétés, les ennuis, les mécomptes sont légion. Et pas facile d'y échapper ; l'engrenage des conventions, des convenances, des affaires et du gagne-pain nous tient bien et nous broie impitoyablement. A vouloir entrer dans plus de détails, nous n'en finirions pas. Il faudrait parler des accapareurs, des bolchévistes, des éternels solliciteurs, des importuns, des « crampons », des m'as-tu vu ? des conférenciers, des gens qui prétendent vouloir perfectionner le monde par leurs écrits et leurs discours et qui oublient de se perfectionner eux-mêmes, ce qui déjà serait tout profit pour leur entourage. Il y a les intellectuels, bien ennuyeux pour ceux qui ne le sont pas ; il y a ceux qui ne le sont pas et qui, au gré des premiers, prennent inutilement trop de place sur la terre. Il y a... oh ! mais comme nous le disons plus haut, nous n'en finirions pas. Arrêtons-nous ici.

Arrêtons-nous ici, car la vie est belle tout de même pour qui sait la prendre du bon côté et élementaire à qui sait en comprendre le vrai sens. Du reste, si l'on voulait bien accorder à tous les bons moments de la vie, pour leur donner toute leur valeur, un peu de l'importance souvent exagérée, que nous attribuons à tort aux mauvais, la vie ne serait point du tout déplaisante. Qu'en dites-vous ?

Après tout, la vie est belle. Vive la vie !

J. M.

UN SCANDALE

DANS le Pays romand, dans ce canton de Vaud qui vient, par plus de 63,000 voix, d'affirmer son idéal, il se passe des faits scandaleux sur lesquels la presse garde un prudent silence. Radicaux, libéraux, conservateurs, les journaux bourgeois sont restés muets à propos d'une affaire qui mettait en jeu leur responsabilité gouvernementale. Et les organes socialistes ont bien voulu glisser sur une aventure qui a brisé l'hono-

nable carrière de six bourgeois capitalistes. Mais le Conteur ne peut pas taire l'accident survenu aux membres de la distinguée famille Thomas. Il se doit de protester avec énergie contre l'incurie des autorités municipales, médicales, juridiques et scolaires de l'endroit. C'est une honte pour la société que six des siens, victimes d'un brutal accident qui vint troubler une fête intime de famille, doivent agoniser sur la grand-route sans aucun secours, sans qu'il fût dressé procès-verbal, sans que les autorités se fussent transportées sur les lieux !...

Voici les faits, absolument historiques :

Un brave couple, d'un âge avancé, les parents Thomas, venaient de marier leur fils à une demoiselle de la contrée. Indifférents en matière religieuse, les époux n'avaient pas sollicité des autorités ecclésiastiques la bénédiction nuptiale, mais malgré cet accroc, les parents, deux bons Vaudois, avaient frété un char pour reconduire, de la ville au bord du lac, leur fils et sa jeune épouse, qu'accompagnaient en tout bien et tout honneur un ami et une amie de noces.

Ils étaient partis, les six, côte à côte dans leur voiture et suivaient la route qu'empruntent sur tout son parcours les rails d'un chemin de fer électrique. Or, non loin de la ville, une voiture du train, conduite par le Directeur de la Société, rattrapa soudain le char de plaisir, le prit en écharpe, en fit sauter une roue, et provoqua la chute du véhicule. Epoux, parents et amis furent violemment projetés à terre, dans un fossé. Le train, pressé de gagner la station voisine des C. F. F., reprit sa marche. De son côté, le cocher détela son cheval et partit avec sa bête pour le bord du lac, d'où il promit de remonter par la suite. Alors, dans la nuit, ils restèrent là, les six, élopés, dans l'attente du secours... qui ne vint de nulle part. Oh ! qui jamais saura le tragique de cette nuit de noces ? Torture atroce, dont l'accuté n'aura eu d'égalé que la durée !

... Le lendemain, au petit jour, le premier train descendant découvrait les six corps alignés dans le fossé, au bord de la route : le père portait sur ses cheveux souillés de boue son haut de forme gris qui lui conférerait, la veille encore, un air de dignité ; sa chevelure blanche éparse sur le talus d'herbes, la mère — spectacle lamentable ! — écarquillait de grands yeux vides de regard ; l'épousée, assise au fond du fossé, étalait sur la poudre de la route ses deux pauvres jambes toutes flasques, véritables membres de chiffons ! et le marié plongeait le nez dans l'eau, tandis que des mouches couraient sur son dos arqué en bosse de chameau. L'attitude des amis de nocce, projetés sans doute contre un mur de vigne, témoignait de la brutalité de leur mort. Mais rien n'égalait en horreur — funeste narration ! — la vue de la mariée dont le rire grimait affreusement dans la pâleur d'un visage où, la veille même, éclataient tant de grâces et de ris.

Pauvre jeune femme ! Vie de finesse et d'idéal, détruite brusquement à la porte de ma ville, et qui vécus une nuit de tortures sans le secours de l'art, sans la consolation de la religion, sans même avoir la douceur des constatations légales, ta vue m'émeut et, d'accord avec les gens de bien de la région, j'ouvre une souscription pour élever au lieu de l'accident un modeste monument portant ces simples mots :

Ici tu tombas,
D'un coup mise à bas,
O NOCE A THOMAS !¹

Ave.

Esprit profitable. — On parle d'un de ces « tapageurs » qui ont le génie de l'emprunt et se feraient prêter de l'argent par Harpagon.

— Il est impossible de lui refuser de l'argent, dit une de ses victimes ; il demande avec tant d'esprit.

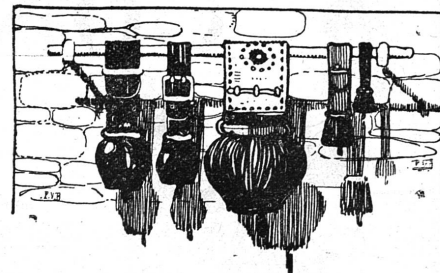
— De l'esprit à l'emporte-pièces !

Allons, tant-pis ! — Madame, à la cuisinière récemment engagée :

— Non, vraiment, je crois que vous ne pourrez pas faire mon affaire.

— Je le regrette, on m'avait pourtant donné sur Madame d'assez bons renseignements.

¹ Informations prises, il s'agissait, en vérité, d'une « Noce à Thomas » en partance pour une foire.



MÉLI-MÉLO

ECI se passait, il y a déjà quelques années, dans un site élevé de nos Alpes vaudoises.

C'était la nuit. Tout le monde était censé dormir d'un profond sommeil, malgré le vent qui soufflait avec rage et faisait claquer la toile des tentes comme les plis d'un drapeau battu par la tempête.

Ces tentes, dressées au milieu d'un pierrier fortement incliné, étaient pourvues de couvertures et d'une bonne couche de paille. Chacun y avait marqué, de bonne heure, sa place pour la nuit, en y disposant son sac en guise d'oreiller. A côté du sac, l'alpenstock, la gourde, les jumelles, le plaid, etc.

Et quelques heures plus tard, tous s'étaient étendus sur la paille avec la persuasion d'y goûter un sommeil calme et réparateur. Mais l'agitation causée par la course, le vent qui les réveillait en sursaut, les fit bientôt se tourner et se retourner sur leur couche, gigoter, puis glisser en tas au bas de la tente.

Et chacun cherchant à se reformer un gîte convenable, en tirant à lui paille et couverture, il s'ensuivit, surtout dans la tente numéro 6, un mélange confus, un fouillis inextricable d'hommes, de sacs, de paille, de couvertures, de gourdes et de bâtons, que nous ne nous chargerions pas de décrire.

Ce fut au point qu'un Lausannois, après s'être dégagé de là, à grand-peine, vint demander aide et secours à la cabane, vers 1 heure du matin :

Pan ! pan ! pan !...

— Qui demande ? fait le président.

— C'est François.

— Que désirez-vous ?

— Une lanterne, s'il vous plaît !

— Pourquoi ?... avez-vous quelqu'un de malade ?

— Non, c'est seulement pour nous démêler.

Vous entendez d'ici les rires, les allusions comiques, les plaisanteries et les calembours auxquels cet incident nocturne donna lieu.

L'aurore nous envoyait déjà ses premiers sourires, que les feux croisés des babillards donnaient encore.

Et l'on nous dit qu'il faut aller à la montagne pour bien dormir !

DEUXIÈME LETTRE

A mon jeune ami pour répondre à quelques-unes de ses objections.

LE sport doit être un moyen propre à atteindre un but et non ce but lui-même.

Que certains hommes bien nés et nés par le puissant ressort d'une vitalité débordante se livrent à des exercices de pure acrobatie et tentent d'atteindre aux confins de l'effort humain, c'est leur droit. Faisons une classe à part pour ces « passionnés du sport » dont c'est la joie suprême de devenir des champions glorieux et qui songent égoïstement à de vastes stades où, subventionnés par de généreux mécènes, les hommes s'adonnaient sans restriction, et de l'aube au crépuscule, à une éducation musculaire intensive.

Ami, la vérité n'est pas dans les extrêmes. Une pleine santé exige un développement harmonieux des facultés physiques, morales et intellectuelles. L'éducation musculaire doit s'inspirer, pour parvenir à d'heureux résultats, du culte de la beauté dans l'harmonie.

S'il est malsain d'exiger de l'esprit un labeur intensif au détriment d'un corps débile, il serait ridicule de ne développer que son corps en mé-